

Septembre
2019

« A la guerre, le succès dépend de la simplicité des ordres de la vitesse de leur exécution et de la détermination générale à vaincre. »

Général PATTON

« Ne pas pratiquer ce que l'on enseigne, c'est déshonorer sa parole. »
Cours de tactiques 1922,
Tomes II »
Feuille d'information
gratuite

Responsable de la rédaction :

LCL ® de LEMOS

Toutes les informations et images présentées, sont issues de sources ouvertes et n'ont d'autre vocation que d'informer.

Les propos et articles n'engagent pas l'Institution militaire, ils ne sont que des supports personnels.

S'inscrire ou désinscrire à cette newsletter à l'adresse suivante : le-siouxnewsletter@yahoo.fr



SOMMAIRE

Bataille P. 2

Le coin du préparant P. 5

Fiche de lecture P. 8

Histoire P. 10

Le Sioux vous conseille p.24

EDITO.

Chers lectrices et lecteurs, pour entamer la huitième année, le Sioux change de forme. Le but et le fond restent les mêmes. N'hésitez pas à me donner vos impressions. Je rappelle que depuis 2018, je suis seul pour mener ce projet. Les bonnes âmes sont les bienvenues, que ce soit avec des articles, ou autres. Je profite pour remercier le LCL ROQUES pour la relecture de mes éditos, le CNE SAVY pour les articles toujours très intéressants, et le soutien du COL HABEREY. Je n'oublie pas mon camarade éternelle Christophe MARCILLE et surtout sa famille.

GEORGIE, août 2008, le écho du champ de bataille, nous détaille le déroulement rapide de cette guerre qui fera 170 morts chez les Géorgiens et 67 chez les Russes.

Cet affrontement met à jours les erreurs tactiques des géorgiens qui vont faire perdre leur liberté d'action. Le écho nous montre que la prise de risque et l'audace russe permettent de prendre l'initiative et d'imposer leur rythme à la bataille.

Si vous avez regardé le défilé du 14 juillet, vous avez dû voir le flyboard, et j'ai voulu vous partager mon avis sur ce projet qui pour moi, me fait penser au Blériot XI en 1909, ou un certain FOCH disait « L'aviation, c'est du sport. Pour l'armée, c'est zéro! », je vous laisse juger.

Je remercie monsieur Jean-Philippe RENAULT de partager avec nous son article sur l'aviation tactique en Normandie, succès et limites du marteau aérien allié. L'auteur nous démontre, que l'aviation tactique a eu un impact plus limité sur la campagne, elle aura réussi une chose : instaurer la peur du « Jabos » aux soldats et officiers allemands.

Puis un article sur l'Indochine, que l'auteur m'excuse, je n'ai pas son nom.

J'espère que vos vacances ont été reposantes et que vous êtes de nouveau sur le pont.

Enfin chers lecteurs, nous vous encourageons à nous faire part de vos remarques, questions, suggestions, voire dialoguer avec nous et entre nous, soit sur notre page Facebook <https://www.facebook.com/groups/782917638416377/> que nous essayons de nourrir de actualités militaires, soit par courriel à lesioux-newsletter@yahoo.fr.

LCL Nicolas de LEMOS,
ORSEM Promotion Col Pierre MESSMER.

BTIAR, 26^{ème} Promotion de l'EDG.

La guerre russo-géorgienne d'août 2008

Echo du champ de bataille N° 16 ó 26 mars 2012

Contexte :

Après un gros effort de réarmement depuis 2003, la Géorgie veut reconquérir par une guerre éclair la province sécessionniste d'Ossétie soutenue par Moscou. Elle veut encercler la capitale rebelle Tskhinvali et mettre la communauté internationale face au fait accompli avant que les Russes puissent réagir.

Déroulement :

Le 1er août, des accrochages sont orchestrés entre villages géorgiens et sud-ossètes et ces provocations iront crescendo jusqu'au 6/08. Les forces russes, comme prévues, prépositionnent à 30 km de la frontière ossète 1500h, 14 chars T72, 16 canons 2S3 et 9 BM21.

Le 6 août, les unités géorgiennes sont mises en alerte et les deux bdes principales de l'offensive rédigent leurs OPO.

Le 7 août, la mobilisation des réservistes débute dans les villes géor-

Znaour sans grandes difficultés ignorant que les Russes ont lancé leur mouvement vers le tunnel de Roki avec leurs 2 bons (ces derniers ont pour mission de contrôler l'axe Roki-Djava-Tskhinvali en prévision de renforts à venir). Moscou met également en alerte 1 rgt d'infanterie (valeur d'une bde de type OTAN) à Troitski, 2 rgts de fantassins et 1 rgt d'artillerie en Tchétchénie ainsi que des unités parachutistes. En conduite, le commandement géorgien, craignant finalement de ne pas disposer de suffisamment de troupes, demande, dans l'urgence, à la 2ème bde de quitter sa position de couverture face à l'Abkhazie pour se porter vers l'Ossétie. La 3ème bde géorgienne, de son côté, est ralentie par des résistances ossètes à Dmenis

Forces en présence :

En 2008, l'AdT géorgienne (2200h) compte donc 5 bdes d'infanterie (1 est projetée en Irak), 1 bde d'artillerie, 1 bde de génie et 8 bons autonomes (chars, infanterie légère, transmissions, santé, NRBC, guerre électronique, défense sol-air et soutien). En Ossétie du sud, la Russie dispose d'un bon de maintien de la paix basé dans la capitale, Tskhinvali, mais faiblement pourvu (300h) et peu équipé (quelques véhicules blindés d'infanterie et pas de chars). Elle déploie également deux bons renforcés de la 19ème div d'infanterie motorisée à proximité de la frontière et met en alerte ses forces en Tchétchénie, en Mer Noire et en Abkhazie (forces spéciales, unités MECA et PARA).

mais sans résultats. Alors que les forces de Géorgie ne contrôlent que 30% de Tskhinvali, dans l'après-midi, débute l'action aérienne russe, notamment contre la 4ème bde, dont le 42ème bon subit de lourdes pertes (20 morts et une centaine de blessés) et quitte ses positions dans la panique. Ceci entraîne un effondrement général géorgien dont les unités battent en retraite vers la frontière sans coordination. De plus, les hélicoptères de Tbilissi sont cloués au sol par les chasseurs russes et les unités de Moscou peuvent s'emparer des villages abandonnés par leurs adversaires. L'armée géorgienne, renforcée par la 2ème bde arrivée en renfort, planifie alors une C-ATT pendant que la Russie transfère en Abkhazie 3 GTIA parachutistes dont un par voie maritime.

Le 9 août, tôt le matin, les tirs d'artillerie géorgiens reprennent violemment puis l'assaut est relancé avec la 2ème bde vers Khetagouvrovo, des bons vers Znaour et Tskhinvali, et la 3ème bde en direction de Dmenis et Tliakan. Les avions russes bombardent le terri-



giennes, les vols de reconnaissance se multiplient, l'artillerie intensifie ses tirs (100 canons et 30 LRM) détruisant notamment les positions ossètes de Khetagouvrovo mais causant aussi de nombreuses pertes civiles. A 23h00, le déploiement géorgien est terminé face à la frontière.

et Sarabouki pendant que l'assaut sur Tskhinvali, peu efficace, prend une nouvelle dimension avec l'attaque du camp du bon russe de maintien de la paix (pris sous un feu nourri) mais qui fixe de nombreux moyens géorgiens. Quatre avions SU25 géorgiens, tentent de ralentir les

toire géorgiens (100 bombes de 250 kg tirées) mais sont surpris par la DSA et perdent trois avions. Ils visent notamment l'infrastructure militaire de la Géorgie mais aussi les centres de regroupement de réservistes afin de ralentir, voire interrompre, la mobilisation de cette force d'appoint sur le moyen terme.



Des Spetnaz sont envoyés dans le camp russe de Tskhinvali pour renforcer la faible garnison et guider les tirs d'artillerie. Celle-ci est l'objet d'un duel violent entre les deux protagonistes mais permet aux bons russes d'exploiter leur progression vers la capitale ossète. Du fait de cette action (et aux 28 missions air-sol russes), les unités géorgiennes subissent de lourdes pertes et battent en retraite vers 17h, l'attaque est un échec. Moscou, sentant que son contingent prend l'initiative, décide de donner une nouvelle dimension aux opérations et lancent des missiles sur les voies de chemin de fer, la base navale géorgienne de Poti, les navires adverses et les centres de communication. Les troupes abkhazes, appuyées par les Russes, attaquent les éléments géorgiens dans les gorges de Kodori alors que les Russes débarquent 600h et 120 engins sur les côtes.

Le 10 août, les éléments de la 42ème div russe de Tchétchénie arrivent en Ossétie après un mouvement de 300km et participent au nettoyage



des poches de résistance géorgiennes encore présente à Tskhinvali. La Russie dispose maintenant de 10 000h, de 10 hélicoptères de CBT et frappe continuellement la Géorgie. Le repli géorgien se fait dans la confusion et l'EM ne peut compter que sur son artillerie pour appuyer le repli des bdes. En Abkhazie, les Russes peuvent maintenant compter sur les 9000h et 330 blindés légers de 7ème div aéroportée arrivée en urgence.

Le 11 août, la Russie achève la conquête de la supériorité aérienne (pistes, aéronefs, batteries sol-air, postes de commandement) et lance une attaque au sol à partir de

l'Ossétie du sud avec le 70ème rgt de fusiliers et 1 bon PARA. Cette offensive permet aux Russes de s'enfoncer de 15km en Géorgie dont les unités se replient vers Gori et Tbilissi. La bde géorgienne en position dans les gorges de Kodori, encerclée, rend les armes alors que les troupes russes, franchissant la frontière abkhaze, s'emparent de Poti et de Senaki sans rencontrer de résistances.

Le 12 août, les Géorgiens mettent en place une ligne de défense devant Tbilissi, les Russes atteignent Vairiani et tombent en garde pour conforter leurs différents gains territoriaux afin de débiter les négociations en position de force. Les combats sont terminés, les diplomates prennent le relais jusqu'au retrait négocié.

Les réserves géorgiennes sont insuffisantes et l'arrivée tardive de la 2ème brigade ne permet pas de relancer rapidement l'action

Bilan :

Géorgie : 170 morts, des centaines de blessés 15 T72, 5 avions perdus, 20 à 30 pièces d'ART neutralisées, de nombreux vhls abandonnés.
Russie : 67 morts, 6 avions et quelques véhicules détruits.

Enseignements tactiques et doctrinaux :

- Les forces géorgiennes n'ont pas une vision opérative du théâtre et sont aveuglées par une actions tactiques centrée sur l'Ossétie (et en particulier la capitale), l'économie des moyens est déséquilibrée.
- Les Géorgiens ne cherchent pas à exploiter dans la PROF et ne saisissent pas les points clés du terrain en amont de l'action principale perdant ainsi toute liberté d'action. L'absence d'un renseignement tactique fiable rend difficile l'anticipation de la Mvre.
- Les réserves géorgiennes sont insuffisantes et l'arrivée tardive de la 2ème brigade ne permet pas de relancer rapidement l'action.
- Le changement de position de la 2ème brigade fait disparaître le rideau de flanc garde face à l'Abkhazie pour protéger l'effort géorgien.
- L'absence de défense sol-air de l'avant par les Géorgiens les rend vulnérables aux attaques aériennes russes.
- La prise de risque et l'audace russe de conduire un raid avec deux bataillons entre Roki et Tskhinvali permet de prendre l'initiative.
- Les deux camps mettent en œuvre des moyens d'appui feux conséquents mais si les troupes russes les utilisent en appui des unités de mêlée, la Géorgie le fait de manière anarchique et sans complémentarité avec les autres fonctions opérationnelles.
- La projection de forces russe est remarquablement conduite par terre, par air et par voie maritime sur l'ensemble de la zone d'opération.
- L'utilisation des forces spéciales et le verrou constitué par le point d'appui urbain du bataillon de maintien de la paix russe freine considérablement l'assailant.

- A chaque retrait géorgien, les unités russes exploitent et s'emparent des positions abandonnées, imposant leur rythme à la bataille.



LE FLYBOART

**LE BLERIoT DU XXI^e SIECLE ?
Un nouveau pas dans l'histoire ?**

Par LCL Nicolas de LEMOS



Lorsque j'ai vu le FLYBOART le 14 juillet, puis la lecture des critiques (nombreuses). Comme disait le général PATTON : « Quand on fait quelque chose, on provoque des critiques chez trois catégories de personnes, celles qui font la même chose, celles qui font le contraire et surtout celles qui ne font rien ».

J'ai l'impression de me retrouver en 1909 lorsque BLERIoT essaie de franchir la Manche. Je dois avouer que je trouve pathétique ce que je lis. Je me suis souvenu qu'au début du siècle dernier, même si on connaît le très haut niveau stratégique du Maréchal Foch, on ne doit pas oublier qu'à l'époque, Foch disait au sujet de l'aviation, L'aviation, c'est du sport. Pour l'armée, c'est zéro! » . L'histoire lui a démontré le contraire.

Je me suis donc intéressé à cette machine, et j'ai trouvé des intérêts militaires pour les forces spéciales, mais aussi pour l'infanterie. Je vais donc vous partager mon analyse. Analyse qui ne vaut que pour moi. Je veux croire à ce projet, et j'y crois.

Qui ?

La société Zapata Racing installée à Marseille, fabrique et commercialise plusieurs engins de loisirs basés sur l'hydropropul-



sion. En parallèle, elle développe également des engins volants, dont ce Flyboard Air propulsé par cinq mini turbines jet alimentées au kérosène.

Quoi ?

L'appareil est doté d'une autonomie de dix minutes (ce qui est un inconvénient de taille) et se contrôle au moyen d'une télécommande et des mouvements du corps. Le modèle actuel peut voler à 140 km/h, mais monsieur ZAPATA vise les 200 km/h. Il peut grimper actuellement à 150 mètres d'altitude avec un objectif à terme de 3.000 mètres, grâce à 6 moteurs et à un algorithme qui ajuste en permanence l'inclinaison des 4 turboréacteurs ainsi que la vitesse des turbines latérales. De quoi éveiller un intérêt certain outre-Atlantique, à commencer par celui du commandement des forces spéciales américaines.

Pourquoi ?

En 2018, la Direction générale de l'armement (DGA) a octroyé une subvention de 1,3 million d'euros à Zapata Racing pour travailler au développement de ce hoverboard et de son système de propulsion en collaboration avec l'ONERA et la société POLY-SHAPE. « Comme tout projet « Rapid » (acronyme pour Régime d'Appui pour l'Innovation Duale, dispositif de subvention

on du ministère des armées dont a bénéficié Zapata Racing). Les applications envisagées doivent être civiles et militaires. Je ne parlerai ici que du militaire.

Dans ce cas, il s'agit de développer une turbine, notamment pour diminuer la signature acoustique du Flyboard. Ce projet de Turbine Z Air (TZR) démarre en décembre 2018, il doit durer 2 ans », d'après le service de communication de la DGA.

Histoire

Dans les années 1950, le Penta-



gone finança des programmes visant à mettre au point une sorte d'hélicoptère « personnel » pour mener des missions de reconnaissance. Ce qui donna lieu au HZ-1 AEROCYCLE de LACKNER HELICOPTERS pour l'US ARMY et au VZ-1 PAWNEE de HILLER AIRCRAFT pour l'US NAVY. Finalement, ces projets furent assez rapidement aban-

donnés, la maturité technologique leur ayant fait défaut.

Dans le cadre du programme IAMS (*Individual Aerial Mobility System*), l'entrepreneur français,



via la société Z-Air, une filiale de Zapata Industries, a ainsi proposé à l'USSOCOM (commandement des forces spéciales américaines) un concept encore plus innovant : l'Ez-Fly, capable de voler à la vitesse de 130 km/h pour une autonomie d'environ 10 minutes.

« L'Ez Fly est une évolution du Flyboard Air. Grâce à quelques améliorations clés, nous avons créé un véhicule aérien beaucoup plus facile à piloter et plus sûr que tout autre aéronef à décollage vertical. Ses systèmes de stabilité avancés et ses systèmes à triple redondance éliminent une grande partie des risques du vol motorisé, sans nécessiter une licence de pilote », assure l'entreprise.

Cela étant, et après avoir été confronté à des tracasseries administratives et réglementaires en France, Franky ZAPATA a eu l'opportunité de réaliser une démonstration de son Flyboard Air avec les forces spéciales françaises, lors du Forum Innovation Défense, organisé à Paris par l'Agence de l'innovation de défense [AID], en novembre 2018.

Quelle pourrait être l'utilité de ce Flyboard Air pour les opérations militaires ?

Sur le site dédié au Zapata Ez-Fly, il est par exemple expliqué qu'un tel dispositif permettrait à des troupes embarquées à bord d'un navire de se rendre plus

rapidement à terre. À condition, toutefois, que le site de débarquement soit relativement sûr

Mais plus généralement, il est question d'infiltration/exfiltration pour des zones difficiles d'accès, de réduire le temps d'intervention d'une patrouille en cas d'incident ou encore de mener des missions de reconnaissance.

On peut imaginer que ce système puisse être utile pour faire intervenir plus rapidement du personnel médical sur une zone de combat afin de donner les premiers soins à des blessés ou encore pour réapprovisionner,



dans des délais très courts, des forces « au contact, faire intervenir une QRF » Cependant, sa faible autonomie . 10 minutes . en limite pour le moment l'emploi

La capacité à aller en hauteur ouvre un nouveau champ des possibles, « une troisième dimension ». Un engin comme le Flyboard Air apporte un peu plus de mobilité sur le terrain. Selon le colonel Michel Goya, il peut bel et bien s'avérer utile pour « occuper une position, contourner un ennemi, intervenir très rapidement sur un point, aller sur un toit Et s'il n'y a pas de danger particulier, cela peut être un moyen de ravitaillement dans des endroits habituellement inaccessibles. »

La zone idéale pour l'utilisation d'un hoverboard volant serait la ville. Ce constat est inhérent au principe de hauteur. Puisque cela permet d'entrer dans une troisième dimension, il faut un contexte lui-même en trois dimensions, notamment pour pouvoir « se protéger rapidement ».

Quand on voit la vidéo de Franky Zapata, on ne peut s'empêcher de penser à la vulnérabilité de l'objet (et de celui ou celle qui le contrôle). Le Flyboard Air est très bruyant, il se remarque facilement. Mais, dans

ce cas, « on peut l'utiliser dans un milieu qui est déjà bruyant. Sur un champ de bataille où cela tire de partout, le bruit à moins d'importance », nuance Michel Goya.

Son manque de discrétion ne l'empêche pas d'être adéquat pour « franchir des obstacles comme des cours d'eau et des séries de bâtiments, un champ de mines », ce qui peut s'avérer être un atout précieux durant une infiltration.

La vulnérabilité reste un problème de taille qui doit être pris en compte. Michel Goya compare le Flyboard Air aux ULM (planeur ultra-léger motorisé) et aux hélicoptères. « On utilise moins les hélicoptères de nos jours, car ils sont vulnérables. On fait appel à eux pour pénétrer dans un milieu très défendu. Là, ce sera pareil. » L'avantage d'équiper un groupe, une section, est l'appui mutuel lors de la phase critique de l'approche.

Combat ZURB :

les unités d'infanterie équipées ainsi pourraient avoir l'avantage sur l'ennemi, par la combinaison de la rapidité et des feux.

La section d'infanterie est bloquée par une coupure humaine, le pont est tenu par l'ennemi, ce n'est plus un problème, on franchit en amont et on contourne l'adversaire.

Il y a un champ de mines devant nous, on s'affranchit en prenant de la hauteur.

Il est déjà difficile de tirer sur un fantassin en mouvement (10 km/h), alors à des vitesses plus élevées.

Une unité est au contact, on enclenche la QRF en *flyboard*, cette dernière arrive très vite.

Reconnaissance :

si la motorisation fait moins de bruit, il sera possible de faire des reconnaissances rapides.

Avenir :

Comme en 1909, beaucoup de gens sont septiques, le futur nous le dira.



Titre de l'ouvrage	HISTOIRE DU MINISTÈRE DE LA DÉFENSE
Auteur(s) - Édition	Général Claude CARRE - Lavauzelle
Rédacteur	Chef de bataillon Hubert DUNANT
Date de rédaction	15 novembre 2007

1/ L'AUTEUR

Le général Claude CARRE est saint-cyrien. Diplômé de l'Institut des Etudes Politiques de Paris, il a enseigné l'histoire aux Ecoles de Coëtquidan et a été directeur des études au Service Historique de l'Armée de Terre. Après avoir commandé un régiment d'infanterie et le Prytanée militaire de La Flèche, il a effectué plusieurs séjours au Proche-Orient, en particulier comme attaché de Défense à Tel-Aviv de 1993 à 1996. Il est aussi co-auteur de 1916, *Année de Verdun*.

2/ SYNTHÈSE DE L'OUVRAGE

Le 1er janvier 1589, Henri III partage le royaume en 4 « départements » : la « Guerre », les « Affaires Etrangères, le Commerce et la Marine », la « Maison du roi » et « l'intérieur ».

En 2007, un seul ministre de la Défense est en charge d'une force de 350 000 militaires et de 80 000 civils et dispose, pour cela, d'une administration d'environ 35 000 personnes. Pour réaliser ses missions, le ministre s'appuie sur une organisation faite de la juxtaposition de structures traditionnelles (services financiers, juridiques, etc.) et de structures de commandement propres aux armées que sont les états-majors.

Le général Carré a choisi, dans son *Histoire du Ministère de la Défense*, de mettre en exergue certains aspects de cette histoire, qu'il juge déterminants comme l'organisation interne du ministère, le problème de sa subordination, la responsabilité

du ministre ou la place du pouvoir civil dans le ministère.

C'est cet éclairage sur l'organisation originale et récente de notre défense nationale que nous propose de lire l'auteur. Il s'attache à mettre en perspective, sur plus de 400 ans, l'évolution que l'histoire de France a fait connaître à cette institution. En effet, pendant longtemps, chaque armée, terrestre ou navale, puis aérienne, a bénéficié d'une direction politique. La synthèse de l'idée de défense était réalisée, à l'échelle de la nation, par le Roi, l'Empereur ou la République. Ce n'est qu'en 1932 qu'un premier essai de ministère de la Défense Nationale est tenté. Enfin, en 1961, le général de Gaulle, fort des expériences acquises, impose sa conception. Il fait triompher les impératifs de la coordination sur la volonté d'indépendance des différentes armées ainsi que sur la volonté de contrôle des partis politiques.

Au fil de l'analyse chronologique, l'ouvrage montre combien l'histoire du ministère de la Défense est en réalité celle de la mise en place progressive de l'État, de notre système de gouvernement, des rapports entre l'exécutif et le législatif. C'est depuis deux siècles au moins, l'histoire du débat permanent entre les partisans d'un exécutif fort, ceux d'un exécutif strictement encadré par des assemblées parlementaires élues ou les partisans d'un équilibre toujours difficile à concrétiser dans les institutions. C'est surtout le débat sur les rapports entre le politique et la force armée et sur

l'État et la société.

En suivant les méandres de toutes ces évolutions, nous assistons grâce à l'auteur à l'émergence, très lente, et à l'affirmation de la notion de responsabilité de ministre.

Mais il relate également le détail des relations entre le politique et la guerre, mais aussi de la place de la guerre dans la politique. Dans les conflits classiques, la tactique et la stratégie, à terre comme en mer, échappaient très largement, pensait-on, aux capacités de compréhension des responsables civils qui devaient en conséquence en abandonner la conduite à un état-major, comme en 1914, ou en 1939. Mais à l'ère nucléaire, identifiée dans ce livre comme un point de bascule, comme à celle de l'omniprésence médiatique qui apporte la guerre dans chaque foyer, la stratégie n'est plus seulement un art mais aussi un discours. Elle doit donc s'organiser sur de nouvelles bases. En effet, l'idée qui anime la guerre n'est plus uniquement la victoire ou la défaite mais le prix que l'on paiera, ce qui ressort exclusivement du pouvoir politique.

Autre facette du lien entre politique et militaire, cet ouvrage décrit aussi l'histoire des relations entre le politique et la technologie. Des vaisseaux du roi aux avions de l'entre-deux-guerres et aux armes sophistiquées de l'époque contemporaine, cet aspect prend au fil de notre histoire une place déterminante. C'est au lecteur de trouver les réponses aux questions les cruciales de ce thème, qui demeurent d'ailleurs très ac-

tuelles : vaut-il mieux vivre avec un matériel classique, éprouvé, ou innover au risque de se tromper ? Vaut-il mieux porter les efforts sur une production efficace de ce que l'on sait déjà faire ou prendre des paris sur un avenir, sans doute plus brillant, mais aussi moins sûr ? Là encore, qui a la responsabilité des choix ?

Enfin, nous sommes plongés au cœur de l'organisation spécifique du ministère de la Défense et l'on assiste à l'adaptation progressive de son fonctionnement face à l'évolution des contraintes de défense. Les ministres des « départements militaires » ont très tôt disposé d'une administration centrale mais tout à fait spécifique par rapport aux autres ministères. En effet, elle a toujours eu à gérer sa propre police, sa justice, son service de santé, ses usines, ses propres écoles et même ses aumôniers. De plus, la technicité particulière de ce ministère, en particulier les aspects stratégiques et tactiques, exigent des connaissances relativement longues à maîtriser et peu enseignées dans les écoles civiles. C'est alors que le général Carré amène le lecteur à la question cruciale, celle de la responsabilité et de la compétence propres du ministre, militaire ou civil, celle des états-majors, de leurs chefs, celle des nombreux conseils, comités, inspecteurs généraux et contrôleurs. Ces administrations ont donc du accepter un partage des responsabilités avec les états-majors à la fin du XIX^e siècle, ce qui les différencie encore des administrations centrales des autres départements ministériels, même si aux yeux de certains observateurs, l'administration du récent ministère unique redevient de plus en plus civile, aspect fondamental pour l'efficacité, mais parfois difficile à faire admettre par les militaires.

Du général de Gaulle à nos jours, la politique française de défense est marquée par la continuité sur le plan de la doctrine, de l'interprétation des textes régissant l'organisation de la Défense Nationale et des structures du ministère. Elle fait également l'objet, comme cette *Histoire du Ministère de la Défense* nous permet finalement de le comprendre, d'un réel consensus que les gouvernements successifs de la V^e République n'ont pas remis en question et qui au final, a peut-être conduit les armées à trop attendre pour se réformer.

3/ AVIS DU REDACTEUR

A l'heure où la réorganisation du Ministère de la Défense, lancée par les décrets de 2005, paraît apporter aux organes de décision des Armées une nouvelle dynamique, le livre du général Carré, bien que antérieur aux décrets, permet de replacer cette réforme dans la perspective de celles, nombreuses, qui l'ont précédées. C'est surtout ce regard, très éclairant, que l'ouvrage permet de porter sur ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une sorte de révolution interne, enfin garante d'efficacité. L'auteur, par le recul que procure son étude, montre que ces changements ne représentent qu'une seule séquence des innombrables mouvements de balancier connus par le ministère dans le partage des responsabilités et du pouvoir décisionnel, entre le ministre lui-même, les trois Armées et le chef d'état-major.

Cette idée est sous-jacente tout au long de l'ouvrage, c'est-à-dire à travers les époques. Sur la période historique de plus de 400 ans décrite par l'auteur, le ministère semble miné par des luttes d'influence permanentes, parmi lesquelles certaines sont tout à fait marquantes : opposition entre civils et militaires, riva-

lité interarmées et lutte d'intérêt entre militaires et techniciens.

C'est tout d'abord la dissension constante entre autorités civile et militaire qui s'impose. Le pouvoir civil, aux ordres duquel sont placés les militaires, apparaît tardivement à la tête du ministère à la fin du XIX^e siècle. Pourtant, son empreinte par Le Tellier par exemple, avait déjà été puissante. Mais l'autorité militaire a souvent rechigné à s'effacer devant un chef civil en s'arc-boutant sur sa connaissance tactique et stratégique, la complexité de sa technique et sa légitimité du commandement des hommes. Aujourd'hui, le pouvoir du déclenchement des feux nucléaires, uniquement détenu par le Président de la République, chef civil des Armées, a sans doute définitivement scellé la cohabitation pacifique du parlementarisme et du militaire.

La lutte d'influence entre les Armées elles-mêmes constitue aussi un aspect récurrent et handicapant de l'histoire du ministère. La rivalité entre l'armée de terre et la Marine est notamment profondément ancrée. Le général Carré montre comment la Marine a souvent souffert de l'esprit du commandement, tant civil que militaire, trop tourné vers l'aspect terrestre des opérations. Il apparaît ainsi qu'à travers Louis XIV, Napoléon ou la Première Guerre Mondiale, l'outil de rayonnement, de conduite et pour tout dire de puissance, que représente la Marine, a été sous-estimé. Ce jugement s'est pendant des siècles, traduit par de trop faibles crédits alloués à notre force navale. Cette politique a, pour l'auteur, conduit à installer au sommet du ministère et de l'État une vision stratégique trop étriquée, qui commence à peine à s'estomper.

Une troisième lutte d'influence majeure est celle qui oppose le commandement militaire, et ses besoins en armement, aux in-

dustriels qui les produisent selon des contraintes économiques et financières. Ce que l'on appelle aujourd'hui, et pas seulement en France, le groupe (ou le lobby) militaro-industriel naît dès la fin du 17^e siècle puis croît réellement avec les guerres napoléoniennes, jusqu'à s'imposer puissamment grâce à la première guerre mondiale. Dès lors, bien que leurs intérêts convergent en théorie, militaires et industriels de l'armement se heurtent souvent sur l'impossible conciliation de leurs exigences. Les premiers réclament des capacités dont dépend la vie de soldats, là où les seconds poussent à la consommation technologique, souvent dictée par un appétit financier croissant. Le problème reste d'ailleurs entier aujourd'hui.

Enfin, la pression budgétaire que des situations économiques souvent difficiles ont fait, et font encore, peser sur le ministère apparaît comme l'une des tendances essentielles ressortant de l'étude du général Carré. Omniprésente au fil des années, elle nourrit d'ailleurs fortement les luttes d'influence déjà évoquées et les englobent toutes. Elle pose, hier comme aujourd'hui, de l'effort acceptable que la Défense peut imposer au pays. Si cet effort budgétaire est rarement remis en cause en période de conflit, il l'est plus régulièrement au cours des phases plus ou moins longues de paix.

Par l'ensemble de ces aspects enracinés dans l'histoire et encore pertinents, le général Carré parvient à rendre vivante une étude très fouillée, agréablement documentée et d'une étonnante actualité. Sa lecture permet de découvrir le ministère de la Défense sous un jour inhabituel et globalement encore mal connu.



L'AVIATION TACTIQUE EN NORMANDIE : SUCCÈS ET LIMITES DU MARTEAU AÉRIEN ALLIÉ

Par Jean-Philippe Renault

« *Achtung Jabos !* » C'est par ce cri le troupier allemand, suant de long des routes normandes, alertait ses camarades d'une attaque aérienne effectuée par des chasseurs-bombardiers alliés. « *Jabos* » étant l'abréviation de « *Jäger-Bomber* », soit « chasseur bombardier ». Si les Britanniques et Canadiens avaient la hantise des fauves blindés allemands (le « *Tiger* » en particulier), les soldats allemands (Waffen-SS) compris ont été vite atteints de la peur de voir surgir les « *Jabos* » à tout moment. L'histoire de la Bataille de Normandie fourmille de récits d'attaques à l'issue desquelles des colonnes de véhicules allemands ont été transformés en tas de ferraille calcinés dégageant une odeur âcre de acier et de caoutchouc brûlés. Cependant, les exploits des pilotes de toute la gamme de P-47 « *Thunderbolt* », P-38 « *Lightning* », P-51 « *Mustang* », Hawker « *Typhoon* » et autre DH « *Mosquito* » ont été soumis à la critique depuis plusieurs années. La plus sévère survient après la Guerre. Le *Brigadier-General* Mann (ancien chef d'état-major de la *First Canadian Army*) clame que la RAF s'est montrée aussi intransigeante qu'inefficace dans le soutien aux troupes au sol. On tombe ici dans une querelle « *Terriens . Pilotes* » mais qui trahit les tensions existantes entre les deux armes. Mann ira plus loin en affirmant que l'action des forces terrestres canadiennes a été « *entravée* » voire « *sabotée* » par l'inaction du *RAF 2nd Tactical Air Force*. Ensuite, des historiens britanniques ont vite embrassé la thèse de l'efficacité limitée de l'aviation



tactique. Chester Wilmot estime qu'elle a été « *surestimée* » et Max Hastings estime qu'elle n'a été qu'un « *cliché* » de la campagne de Normandie. De son côté, Anthony Beevor défend Arthur Conningham (le commandant du *RAF 2nd TAF*), accusant « *l'incapacité* » de Montgomery à donner aux aviateurs assez de terrains plats pour frapper les Allemands. Dans cet article, nous tâcherons de revenir en détail sur l'arme aérienne tactique tout en montrant ses succès et ses limites durant la Bataille de Normandie.

1 È RETOUR EN ARRIERE

Contrairement à une légende tenace longtemps restée ancrée dans l'esprit du public, l'aviation tactique n'est pas née avec les sirènes hurlantes des Junker Ju-87 « *Stuka* » en 1939 . 1940. D'ailleurs, le « *Stuka* » est un bombardier en piqué et n'a jamais été conçu comme un chasseur (même s'il servi de chasseurs de chars). Peu armé pour le combat en altitude et lent, il se fait tailler en pièces par les Hawker « *Hurricane* » et Supermarine « *Spitfire* » durant la bataille d'Angleterre. Les origines de l'aviation tactique remontent à la Première Guerre mondiale quand Britanniques, Allemands et Français décident d'employer des chasseurs pour attaquer des

positif ennemi. Le RFC (devenu RAF en avril 1918) et les forces aériennes françaises s'en font une spécialité en concevant des appareils spécialement dédiés à ce type de missions (Breguet Br. XIV, Caudron Cdr. XI, De Havilland DH.4 Airco) même si les excellents chasseurs SPAD XIII se montrent également adéquats. Ainsi, côté anglais, les futurs Air Marshal Hugh Trenchard et Air Vice-Marshal John Salmond encouragent le développement de cette nouvelle technique de combat air . sol. Mais comme l'explique l'historien américain Lee Kenneth, le taux de perte chez les pilotes chargés des missions d'attaque au sol n'encourage pas les armées de l'Entre-deux-guerres à développer l'arme. Ensuite, la paix revenue, la réflexion se heurte vite à la lassitude de l'opinion, à l'inertie politique et aux questions budgétaires. Au sein de la Royal Air Force, on opte pour un timide dével Aux Etats-Unis cependant, dans le sillage de « *Billy* » Mitchell, plusieurs officiers de l'USAAF et de la Navy commencent à réfléchir à l'emploi des avions dans des attaques aériennes ciblées. En France, comme l'ont récemment démontré Nicolas Aubin et Pierre Grumberg dans un dossier riche en enseignement, l'Armée de l'Air française (devenue arme

indépendante en 1934) rate (presque) complètement le coche à la fin des années 1930. Non en raison de moyens, mais en raison du temps perdu et d'une mauvaise appréciation de la guerre à venir. Pourtant, les forces aériennes avaient bien pratiqué l'attaque au sol durant la Grande Guerre et amélioré la coopération aéroterrestre. Et la guerre du Rif, contre les tribus marocaines insurgées, fut pour-tant l'occasion d'améliorer certains procédés.

En Grande-Bretagne, en plus d'être structurelle, l'inertie du développement de l'aviation tactique est aussi « militaro-politique » et intellectuelle. Premièrement, sur fond de réduction budgétaire et d'économies, une profonde inimitié et des rivalités se créent entre l'Army (armée de Terre) et la Royal Air Force, cette dernière étant devenue une arme indépendante en avril 1918. Et jalouse de son nouveau statut, elle supporte de moins en moins bien que fantassins, artilleurs et tankistes viennent empiéter dans son jardin. En face, on tâche de rendre la monnaie en réclamant la dissolution pure et simple de la RAF afin de subordonner des escadrilles aux unités terrestres. La Royal Navy n'est pas en reste, puisqu'elle réclame elle aussi la dissolution de la RAF afin d'obtenir des avions pour créer des unités aéronavales. Or, la marine reste la pièce maîtresse dans la stratégie de défense de l'Empire durant l'Entre-deux-Guerres, alors que l'Armée, redevenue professionnelle, n'est en principe



. plus vocation à être massivement déployée outre-mer. L'Army tente de se défendre en démontrant qu'en Afrique (Somalie) ou en Inde, l'utilisation d'avions permet de mettre fin à des soulèvements locaux.

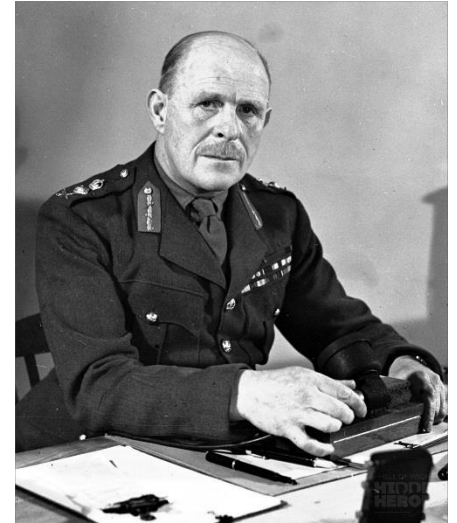
D'un point de vue intellectuel, les aviateurs estiment que concevoir des chasseurs qui peuvent assurer des missions de bombardement ne rime à rien. « Convertis » par les thèses de l'italien [Giulio Douhet](#), les officiers de la RAF estiment que les bombardiers seront beaucoup plus aptes à emporter la décision stratégique car ils peuvent embarquer un plus grand nombre de bombes pour frapper des objectifs plus importants. Il y a bien un officier qui prêche seul pour le développement d'escadrilles d'appui tactique : [John Slessor](#).

Se fondant sur une analyse minutieuse de l'appui aérien durant



la Grande Guerre, Slessor estime que l'avion « n'est pas une arme de champ de bataille ». Dans un livre rédigé en 1936, Slessor estime que des chasseurs armés de bombes peuvent davantage contribuer à disloquer l'ensemble du dispositif ennemi en frappant les arrières et les lignes de communications. Pour lui, la maîtrise du champ de bataille ne peut être la seule mission de l'aviation, sinon « l'Armée de Terre ne devra faire que protéger les bases » (3).

En 1935, Londres commence à prendre conscience de la menace allemande. Mais les bisbilles existent encore entre la RAF, le War Office et le Ministry of Industry. Quand certains, arguant du développement de radios plus performantes, veulent privilégier la défense de la Grande-Bretagne avec des chasseurs, d'autres - comme [Lord Gort](#) (Chef d'état-major).



. estiment préférables de riposter contre l'Allemagne avec des bombardiers. Et l'équation doit être résolue avec le facteur des moyens matériels et financiers limités. Et la question de la subordination des unités de bombardiers n'est pas encore tranchée. Ainsi, durant la Campagne de France de 1940, si les RAF Squadrons sont rattachés auprès du BEF, ils restent en théorie subordonnés au Bomber Command.

2 È LE PROBLEME DE LA COOPERATION ENTRE OFFICIERS

Mais les bisbilles entre états-majors durent encore un an, si bien que Churchill finit lui-même par trouver un compromis, légèrement favorable aux aviateurs, puisque les forces de soutien aérien restent subordonnées à la RAF. Mais les ressources allouées aux aviateurs seront en priorité consacrées au soutien aérien (avions, munitions, matériels). Mais la coopération est de mise. Ainsi dans la doctrine

qu'il édicte en Afrique du Nord, Arthur Coningham insiste bien sur l'instauration d'une relation de proximité entre les officiers de l'Army et ceux de la RAF. En 1943, Montgomery écrit que les officiers des deux armes doivent coopérer au sein du même QG afin d'établir une confiance mutuelle. Et le futur Fieldmarshall va plus loin quand il préconise que son QG et celui des unités de la RAF soient intégrés au sein de la même structure. Mais Montgomery n'honore complètement pas ce qu'il préconise lui-même. Si l'on en croit Carlo Deste, les deux généraux ont bien coopéré pour la Bataille d'El-Alamein. Mais leurs relations se sont détériorées quand Montgomery et son ego ont commencé à prendre de l'importance. Plus techniquement, si l'on en croit Coningham, avant le Jour-J, le QG du 21st Army Group est localisé à Fort Southwick, celui de l'Air Staff (Leigh-Mallory) à Stanmore et celui du RAF 2nd TAF à Uxbridge.

- Au cours de la Bataille de Normandie, le piétinement du 21st Army Group devant Caen accroît l'ambiance délétère entre les officiers supérieurs des deux armes. Cela, en dépit des efforts de l'Air [Vice-Marshal Harry Broadhurst](#) (commandant du RAF No. 83 Group) pour mener

un travail de concert harmonieux avec Miles Dempsey, commandant de la Second Army. Preuves de l'ambiance délétère entre officiers Britanniques en Normandie et au sein du SHAEF même, Montgomery passe par-dessus la tête de Coningham pour correspondre directement avec Leigh-Mallory. De son côté, l'Air [Marshal Arthur Tedder](#) (commandant adjoint du SHAEF et inventeur du « carpet bombing » en Afrique) qui déteste Montgomery autant que Leigh-Mallory, mène une cabale en juillet pour inciter Eisenhower avec le soutien de Coningham.



- Chez les Américains, un problème similaire se pose vite, même si l'USAAF dépend du commandement de l'US Army. Dès 1942, les Américains forment de grandes unités aériennes, les « Air Forces », qui regroupent des unités aériennes de chasse, de bombardement et de reconnaissance. Copiant l'exemple britannique, l'USAAF distingue vite aviation de bombardement et aviation d'appui



tactique en créant des Bombing Commands et Tactical Air Commands, les deux types d'entités étant intégrés au sein d'une Air Force (IX Air Force pour le cas de la Normandie). Le problème ne vient pas du fait que les officiers de l'USAAF ou de l'Army ignorent la nécessité d'appuyer l'infanterie mais comment faut-il rendre cet appui efficace. Ainsi, en 1943, l'US Army explique que « la capacité d'effectuer une puissante frappe aérienne avec les moyens nécessaires repose d'abord sur une décision rapide, un chronométrage précis et une exécution quasi-immédiate ». Ce qui « relève d'abord de la fonction du commandement et non pas de la coopération ». Et après la guerre le Brigadier-General T.S. Timberman va même jusqu'à considérer la coopération comme « dangereuse dans le cadre de l'exercice du commandement ». La question de la culture des officiers aériens américains peut être également mise en cause. Comme le montre l'historien Nicolas Aubin dans son livre « La course au Rhin », on voit [Elwood R. Quesada](#) (commandant du IX Tactical Air Command) coopérer étroitement avec les états-majors de la First US Army en Normandie alors que Lewis Brereton, son supérieur à la tête de la IX USAAF, reste cantonné dans une vision strictement d'aviateur, ce qui aura une conséquence sur l'échec d'Arnhem.

3È DU « CONTROLLING AIR SUPPORT » AU « PRE-ARRANGED AIR SUPPORT »

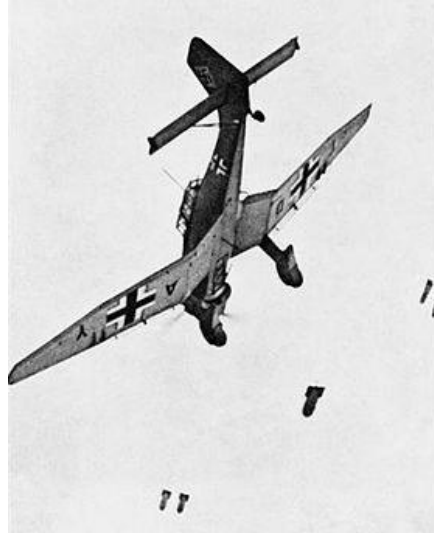


- Après l'évacuation de Dunkerque et l'électrochoc engendré par les tactiques d'attaque aériennes allemandes (notamment les attaques en piqué), l'Air Staff et l'Army sont bien forcés de constater qu'il faut mettre fin aux querelles entre les armes et établir les bases d'une meilleure coopération. Dans cette optique, un Army Cooperation Command (ACC) au sein de la RAF et confié à Sir Arthur Barratt. Mais les travaux de cet organisme traînent vu que les officiers présents sont davantage tirés des états-majors que des cockpits. En revanche, Slessor (toujours lui) observe que si les « Stuka » ont rencontré du succès, c'est que rien ne s'opposait vraiment à eux. Or, cet avion est vulnérable en combat aérien. Et de conclure : « je ne crois pas au soutien aérien ». Du coup, les responsables de la RAF, avec Charles Portal (Chief of Air Staff) en tête, estiment que seules des puissantes formations de bombardiers permettront de venir à bout de l'Allemagne.



En revanche, une voix discordante se fait entendre et non des moindres. [Sir Alan Brooke](#), le caractériel Chief of Imperial General Staff (fraîchement nommé par Churchill), met en avant son expérience de commandant de Corps d'Armée à Dunkerque pour souligner le manque de capacité de soutien direct de la RAF aux forces terrestres. En

1942, il ordonne que pas moins de 109 Squadrons soient formés à cette mission, ce qui hérisse bien des cheveux chez les aviateurs. Mais Brooke ne prêche pas que pour sa paroisse. En effet, il insiste aussi pour renforcer la coopération avec la RAF, parvenant ainsi à arracher un compromis avec Portal. Ainsi, les 15 Fighter Squadrons du RAF

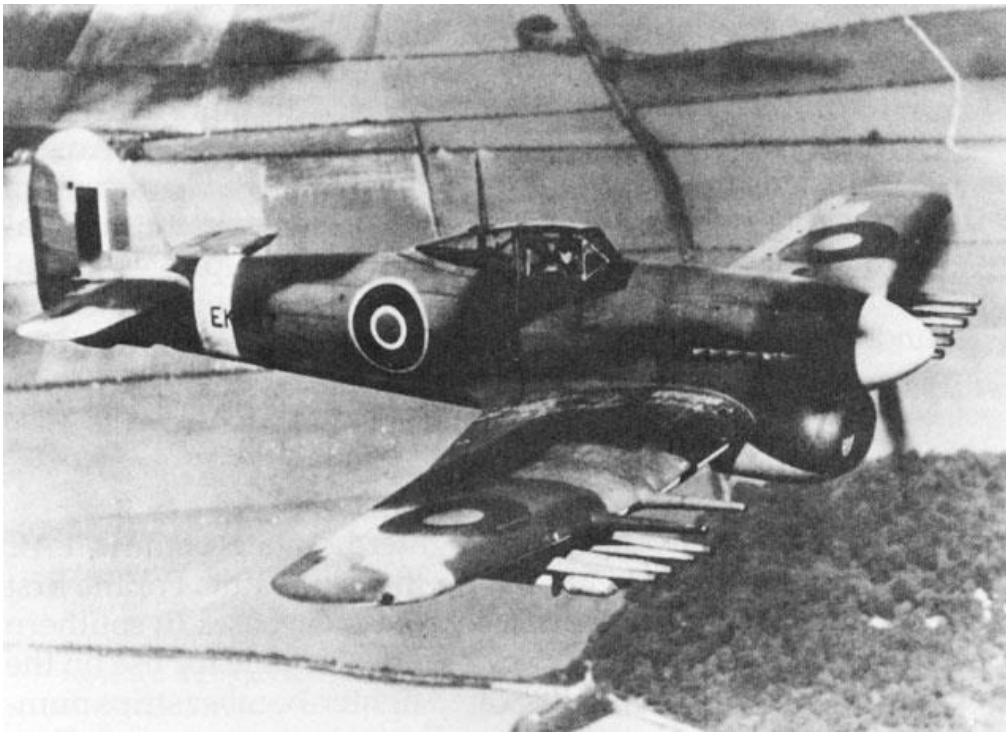


No. 2 Group seront spécialement entraînés à l'amélioration de la coopération air-sol.

- En parallèle des débats entre chefs, les officiers subalternes travaillent intensément au sein de l'ACC. Ainsi, en Irlande du Nord le Group Captain Wann et le Brigadier Woodall, qui ont connu la défaite en France, couchent sur papier leurs expériences et en tirent des enseignements riches dans un rapport portant leur nom. Wann et Woodall estiment nécessaire de créer un QG spécial qui réunirait un officier de l'Army et la RAF afin de contrôler et coordonner les actions des pilotes grâce à un réseau radio au sol, le « controlling air support ». En parallèle, après la Bataille d'Angleterre, Sir Trafford Leigh-Mallory profite de la fin des engagements aériens pour modifier les ailes de certains chasseurs afin d'emporter des bombes. Les Anglais ne pouvant se permettre de concevoir des avions pour le bombardement de précision, ils emploieront dans un premier temps des Spitfire et Hurricane. Mais l'idée

est pas nouvelle puisque elle reprend les techniques de la Grande Guerre. En revanche, Alan Brooke ne veut pas entre parler d'un développement de « chasseurs bombardiers » au sein du Fighting Command et préfère en confier l'idée au ACC qui se voit employé très vite.

- Voyons maintenant ce qu'il en est sur le plan opérationnel. Courant 1941, le rapport Wann/Woodall arrive en Afrique du Nord, avec les idées du « controlling air support » et des bombes sous les ailes. Elles sont très bien accueillies et intégrées par Arthur Coningham, un australien qui a accompli des missions d'attaque au sol de 1916 à 1918. Successivement commandant des RAF No 205 Group et de la Desert Air Force, Coningham se voit employé alors à former des équipes radio qui accompagnent les troupes au sol (à pied ou en véhicules) et désignent les cibles à bombarder par des chasseurs qui interviennent rapidement. A ce stade, les Britanniques utilisent des Spitfire, des P-40 Curtiss et des Hurricane pouvant embarquer 2 bombes de 250 kg, ainsi que le très bon DH Mosquito qui en emporte 905 kg. Coningham et Harry Broadhurst engagent notamment des attaques efficaces contre les colonnes de véhicules allemands. Les débuts sont marqués par des tirs fratricides mais Coningham réussit à améliorer la coopération à tel point que la RAF finit par devenir un fléau pour l'Afrikakorps de Rommel. Les équipes radios transmettent les positions ou les cibles à un poste de contrôle qui reporte les données sur des cartes et les transmettent aux pilotes qui savent où frapper en suivant un cap précis. La recette marche bien et Coningham finit d'établir un début de doctrine. Mais celle-ci est étonnamment contredite sous la conduite du War Office et non au sein de la RAF. En 1943, fidèle à l'idée de concen-



tration des forces face à un point du front, l'Air Marshal Barratt (alors à la tête de l'Army Cooperation Command) explique qu'il est impératif de « concentrer les attaques sur les objectifs vitaux qui doivent être atteints par une soigneuse sélection des cibles, établie par des plans aériens ». Cela va ainsi à l'encontre de la plus grande souplesse tactique imposée par le « controlling air support ». L'« Army/Air Operations Direct Support » est clair quand il explique que l'emploi des forces d'appui « ne saurait faire l'objet d'un excès d'attaques contre des objectifs secondaires qui n'offrent aucun avantage dans les opérations. L'effort maximal doit se concentrer contre les secteurs décisifs ». Les généraux britanniques, Montgomery en tête, estiment que l'engagement direct de chasseurs-bombardiers en plusieurs petits paquets nuit fondamentalement à la recherche de l'obtention de la décision. L'historien canadien Paul Johnston démontre donc que les Britanniques distinguent les frappes « directes » dans un secteur du front (positions défensives, batteries d'artilleries, concentrations de blindés) et « indirectes », soit contre des objectifs « qui n'ont pas d'effets tactiques immédiats mais qui

sont compris sur plan plus large ». En revanche, un rapport de la First Canadian Army montre que l'emploi de l'aviation d'appui tactique est compris : « l'appui aérien devra être pleinement employé afin de harceler et détruire l'ennemi sur le Front et dans la profondeur de son dispositif. » En revanche, « les avions ne doivent pas être systématiquement engagés contre l'ennemi, surtout quand l'artillerie se trouve en capacité ». Par conséquent, la méthode britannique, soigneusement établie et codifiée entraîne une rigidification de la coopération interarmes qui ne laisse que peu de places à la souplesse tactique. Souvent, après une première frappe aérienne préalablement établie, les troupes au sol doivent attendre la décision des officiers de la RAF afin d'obtenir une frappe de soutien. C'est cette rigidité qui a sans doute conduit Mann à porter ses accusations d'après-guerre (P. Johnston). A l'inverse, dans le cadre de la préparation de l'opération « Cobra », les Américains innoveront pour rendre la coopération sol . air particulièrement efficace, comme nous le verrons.

- Au niveau tactique, Britanniques et Américains utilisent

généralement le « pre-arranged air support ». Il s'agit là d'une procédure établie à partir de réunions d'états-majors, sur la foi de renseignements récoltés sur le dispositif ennemi grâce à des observations avancées (Visual Control Post/VCP et Forward Control Post/FCP) ou des reconnaissances aériennes. Des discussions d'états-majors (20 officiers) analysent la situation et établissent des « routine opérations » pour le lendemain en visant des objectifs définis à partir de reconnaissances visuelles. Dès que les objectifs sont définis, les alliés expédient entre 4 et 12 avions (un CABRANK chez les Anglais) contre l'objectif en question. On notera enfin que la planification dépend du système ULTRA, grâce auquel les Alliés ont une très bonne connaissance du dispositif allemand. Cet avantage leur permet de dresser des plans d'attaques aériennes sur lesquels nous reviendront. A ce jeu de contrôle de l'information, les Alliés sont favorisés par leur supériorité en matière de radio, autant quantitativement que qualitativement.

Bien entendu, ces procédures rendent la conduite des opérations d'appui tactiques plus complexes, nécessitant une utilisation accrue et optimisée des moyens de transmissions. Les attaques aériennes sont ainsi coordonnées autour d'une unité de transmission subordonnée aux QG d'Armées ou de Corps d'Armées (Composite Group chez les Anglais et les Canadiens) comprenant des officiers terrestres et aériens. Celui-ci reçoit les informations transmises par les observateurs avancés à partir de half-tracks, de jeeps et même de chars. Lors de l'opération « Goodwood », les Britanniques reçoivent aussi les informations via des pilotes de chasseurs de bombardiers. Relayée par les équipes d'observateurs, l'information (avec coordonnées topographiques) est transmise de deux façons : soit auprès des QG d'unités qui relaient l'information aux groupements de contrôle, soit directement aux groupes de contrôles. Ceux-ci traitent l'information et établissent les coordonnées des cibles ou secteurs à frapper par l'aviation tactique, laquelle attend l'approbation des officiers pour lancer l'attaque. Enfin, les avions peuvent être en liaison en directe



avec les unités de contrôle au sol mais aussi, dans certains cas avec les Visual Control Posts et Forward Control Posts afin d'optimiser les frappes. Mais quand les avions sont absents, VCP et FCP peuvent demander les frappes directement aux QG et/ou guider les frappes en communiquant directement avec les groupes de contrôle. En revanche, le schéma britannique nécessite un réseau de communication assez peu mobile qui repose énormément sur des unités de transmission et d'analyse spécialisées. En revanche, les Américains maîtrisent mieux l'appui tactique aérien dans la configuration d'une guerre de mouvement. Comme l'explique très bien l'historien Nicolas Au-

bin, les rapports d'expériences sont traités en arrière et font l'objet de brochures distribuées auprès des unités. En parallèle, le Major-General Elwood R. « Pete » Quesada, patron du IX Tactical Air Command effectue des visites permanentes auprès de ses escadrilles mais aussi auprès des officiers terrestres afin de élaborer des procédures de coopération plus efficaces. Dans cet optique, Quesada est aidé par ses collègues commandants de divisions, notamment Edward H. Brooks patron de l'efficace 2nd Armored Division « Hell on Wheels ». Déjà, la division blindée qui est restée au calme pendant la Bataille des haies a fait une analyse des difficultés causées par le bocage avant d'échanger ses travaux avec le IX TAC. Cette très bonne coopération a permis de convertir des chars M4 Sherman en véhicules d'observation équipés de radios VHS. Les Américains se sont aussi rendu compte que les officiers terrestres qui contrôlaient les attaques au sol pouvaient commettre des erreurs qui pouvaient engendrer des tirs fratricides. Cette fois, des pilotes chevronnés sont débarqués de leurs cockpits et envoyés au sein des unités mécanisées comme Forward Air Controllers afin de guider les chasseurs bombardiers au plus près, dans un mouvement plus fluide et constant. Quesada a également obtenu



que des représentants de l'Air Force accompagnent les états-majors, tandis que des patrouilles de 4 P-47 Thunderbolt (Close Armed Reconnaissance) survolent les colonnes blindées ou mécanisées en permanence afin d'identifier des cibles potentielles qui seront rapidement « traitées ». L'ensemble de ces procédés permet ainsi aux avions d'intervenir très rapidement en ne suivant pas forcément une planification préalable, ce qui entraîne une nette accélération du rythme offensif.

4 - UNE ARME PUISSANTE MAIS GOURMANDE EN MOYENS

- Une chose est sûre, après avoir défait la Luftwaffe entre fin 1943 et 1944 par une campagne d'engagements et de bombardements, l'USAAF et la RAF n'ont pas grand-chose à craindre des chasseurs allemands lors du Jour-J. D'autant que 70 % de la Luftwaffe se trouve sur l'Ostfront et seapprête à subir la vengeance de la VVS (Opération « Bagration »). Au niveau des chasseurs, ils alignent parmi leurs meilleurs modèles pour l'attaque au sol et l'appui tactique. Les Britanniques utilisent bien entendu les Hawker Hurricane Mk IIb et Vickers Supermarine Spitfire Mk IX. Si le premier est dépassé en termes de performance de



chasse, il n'en reste pas moins un avion fiable et apte à l'attaque au sol comme il l'a démontré en Afrique et en Méditerranée. De son côté, la réputation du Spitfire n'est plus à faire. En revanche, les Hawker Typhoon et Tempest sont bien moins populaires chez les pilotes. Le premier a d'abord été conçu comme un chasseur mais a démontré de piètres performances en combat à haute altitude. En revanche, il est bien meilleur au combat à basse altitude et se montre redoutable dans les attaques en piqué, grâce au lest créé par son volumineux radiateur et sa vitesse de 664 km/h. Mais celui-ci est aussi source d'accidents, notamment en cas d'atterrissage d'urgence et sans train, risquant de faire

exploser le moteur ou de retourner l'appareil. En outre, il est difficile à manier, notamment au décollage comme le Tempest. Cependant, les deux appareils disposent chacun d'une bonne puissance de feu avec chacun 4 canons Hispano Suiza de 20 mm et un emport de 454 kg de bombes et de 8 roquettes RD-3 de 127 mm. En revanche, très populaire, l'indéboulonnable De Havilland Mosquito B.IV Series II va rendre encore de bons services, grâce à son aptitude à bombarder avec précision.

- De leur côté, les Américains alignent trois véritables armures volantes. Avec son profil massif et son large nez abritant un moteur en étoile Pratt & Whitney R-2800-59 (2535 Cv) le lourd et robuste Republic P-47D Thunderbolt (23 tonnes pour 11 de longueur et une envergure de 12,4 m) est un très bon chasseur bombardier, avec un rayon d'action de près de 1 400 km et de bonnes capacités d'attaque en piqué. Il qui délivre une impressionnante puissance de feu avec ses 8 mitrailleuses Browning de calibre 50 (12,7 mm). Enfin, son poids et sa taille lui permettent d'emporter 1,1 tonne de bombes ou de roquettes. Raccé et fiable, le bimoteur bipoutre Lockheed P-38 Lightning (11,53 de longueur, 15,8 m d'envergure) embarque 1 canon



de 20 mm, 4 mitrailleuses de cal. 50, ainsi que 2 tonnes de bombes. Avec un long rayon d'action (3 637 km), sa puissance de feu en fait un avion idéal pour frapper dans la profondeur du dispositif allemand, soit contre des colonnes de véhicules, des concentrations d'hommes et de matériels, ou encore des objectifs en dur (dépôts, gares, entrepôts). Le dernier appareil aligné par l'USAAF est incontestablement l'un des plus légendaires. Issu d'une coopération entre ingénieurs aéronautiques américains et britannique afin de répondre aux besoins urgents de la RAF (sa silhouette, avec moteur en ligne, n'est pas sans rappeler celle du Spitfire), le North American P-51 D Mustang (9,82 m de longueur et 11,28 m devergure) est sûrement ce qui ce fait mieux en termes d'avions de chasse. Rapide (700 km/h), très maniable, mécaniquement fiable et doté d'une autonomie

résume pas aux appareils et aux pilotes. Outre la liaison radio que nous avons détaillée, les IX TAC et RAF 2nd TAF sont gourmandes en matériels, munitions et carburants. Rien que pour le mois mai 1944, le IX TAC consomme 13,9 millions de litres de kérosène, 2 500 tonnes de bombes et 800 000 cartouches. Lors du Jour-J, il faut assez de moyens pour 1 400 sorties et 1 954 à J+1. Sur leurs bases, les avions nécessitent un entretien mécanique constant, ce qui implique de disposer rapidement de pièces et de personnel au sol compétent et assez nombreux et par conséquent, des infrastructures adéquates (aérodromes, ateliers de réparations, dépôts de carburant et de munitions, camions-essence, structures médicales et anti-incendie). Cela a donc un impact sur le déploiement tactique des appareils en Normandie. Anthony Beevor a raison quand il signale qu'Arthur Coningham réclame des sur-

plaques d'acier permettant décollage et atterrissage. En revanche, il faut que les surfaces soient suffisamment larges. En Normandie, le cloisonnement créé par le bocage du Cotentin (Manche) limite le stationnement au sol et l'installation de structures pour le personnel au sol. Et le IX TAC doit aussi partager le terrain avec l'infanterie, les blindés, le train, la logistique et les paysans normands qui se trouvent souvent mécontents. Dans le Calvados, les Britanniques comptaient sur la prise rapide de l'aéroport de Carpiquet (à l'ouest de Caen), seule infrastructure de la région capable d'accueillir des avions de manière adéquate. Or, Carpiquet va être farouchement défendu par les jeunes Waffen-SS fanatiques de la 12. SS-PzD « Hitlerjugend » et ne tombera que début juillet. Selon Anthony Beevor (dont la considération envers Montgomery doit être prise avec prudence), « Monty » explique à Coningham que l'opération « Goodwood » (lançée 25 juillet) permettra de dégager la Plaine de Caen, susceptible de permettre l'installation de pistes pour les appareils du RAF 2nd TAF. Or, l'opération sera un échec au grand dam de la RAF et à la grande rage de Coningham.

5 È BOCACHE, METEO, BOMBES ET ROQUETTES : L'IMPACT DE L'AVIATION TACTIQUE EN NORMANDIE

- L'aviation tactique alliée est évidemment employée dans les mois qui précèdent le Jour-J. ainsi dans le cadre des préparatifs de l'opération « Neptune », les appareils d'appui tactiques doivent effectuer des missions selon un plan précis : escorte des bombardiers et des avions de transports, couverture de la traversée de la Manche, que soutien aux attaques sur les plages et attaques contre les points névralgiques du dispositif allemand (carrefours, gares, dé-



de plus de 1 600 km, le Mustang est un chasseur polyvalent qui peut combattre sans problème contre les Messerschmidt Bf-109 et Fw-190 Focke Wulf (si tant donné que ceux-ci soient de sortie), escorter des bombardiers et frapper des cibles terrestres. Doté de 6 mitrailleuses de cal. 50, il peut également emporter 2 bombes de 226 kg ou 10 roquettes T-64 de 127 mm.

- Cependant, l'emploi optimal de telles unités aériennes ne se

faces planes qui peuvent accueillir des aérodromes. Il faut bien voir que si l'Angleterre est un porte-avions géant, l'autonomie des appareils (notamment les Britanniques) reste limitée. Par conséquent, disposer d'aérodromes en Normandie permettra de frapper des cibles plus lointaines dans le territoire français.

Les pistes ne sont pas difficiles à aménager, requérant des engins de travaux (bulldozers) et des



pôts, etc.). Ainsi, à la veille du Jour-J, la IX TAC et la RAF 2nd TAF effectuent un important travail durant la préparation du Jour-J, dans l'objectif de désoler la Normandie. Courant mai 1944, les pilotes de Quesada et Coningham attaquent constamment les voies de chemin de fer, les centres allemands de ravitaillement et de communications. Les postes de la FlaK (artillerie et radars) sont aussi visés mais ses attaques engendrent de lourdes pertes, notamment chez les jeunes pilotes. Mais chez les Américains, le retour d'expérience permet d'améliorer les tactiques d'attaques, notamment avec des bombardements plus précis (« skip bombing » ou « dive bombing »). Les pilotes alliés effectuent également un important travail de reconnaissance en photographiant les plages, les villes, les routes, etc. On notera également que pour les opérations, le IX US TAC est exclusivement composé de Groups, Wings et Squadrons américains. À l'inverse, la RAF 2nd TAF de Coningham est un concentré du Commonwealth et des pays alliés. En effet, à côté des Squadrons britanniques, on trouve leurs équivalents australiens, néo-zélandais, canadiens, français, tchécoslovaques, belges et hollandais. On notera aussi le 164 Squadron surnom-

mé le « Firmes Volamos » car formé en partie de volontaires Argentins et Européens.

- En revanche, les avions rencontrent le même problème que les chars et l'infanterie, le bocage normand. En effet, les épaisses haies, les talus et les fourrés qui quadrillent l'ouest de la Basse-Normandie fournissent aux Allemands un abri naturel qui rend les défenses invisibles à l'œil des aviateurs. Le bocage permet également aux fantassins ennemis de devenir plus fluides dans leurs déplacements, ce qui contrarie l'emploi de l'aviation tactique. Et comme pour ne rien arranger, la météorologie de juin et de juillet est pourrie, ce qui limite les sorties des avions. Du coup, dans le Cotentin et à l'ouest de Caen, ce sont l'infanterie, les Chars et l'Artillerie qui sont majoritairement engagées dans d'épuisantes attaques d'attrition mais qui finiront par user la Heer, malgré la savante utilisation du terrain par les forces allemandes. En revanche, la RAF 2nd TAF a pu se payer le luxe d'un succès. Ainsi, le 10 juin, suivant les renseignements de ULTRA, 101 avions alliés (40 Typhoon et 61 bombardiers légers B-25 Mitchell) attaquent Le Château de la Caine (PC du Panzergruppe-West de Geyr von

Schweppenburg) à Evrecy. Pour le coup les Typhoon attaquent le secteur en crachant leurs roquettes RP-3. Résultat, 18 officiers d'état-major dont le Generalmajor Sigmund-Helmut von Dawans (chef d'état-major du Panzer-Gruppe) sont tués. Et Geyr von Schweppenburg est blessé.

- Lors l'Opération « Cobra », les mesures prises par Quesada portent leurs fruits. Ainsi, quand la 2nd Armored Division « Hell on Wheels » de Brooks effectue sa percée, les Forward Air Controllers remplissent leur mission. Les coordonnées des points de résistance allemands sont transmises, ce qui permet aux QG divisionnaires ou à celui du VII Corps d'envoyer les Thunderbolt et Mustang qui lâchent leurs bombes ou leurs roquettes. Ainsi, le mouvement de la division ne s'arrête pas et Brooks réussit à encercler des éléments Waffen-SS des divisions « Götz von Berlichingen » et « Das Reich » dans la Poche de Roncey. La congestion créée par les allemands qui essaient de s'échapper de la tenaille ne s'échappe pas à une patrouille en jeep qui transmet immédiatement l'information au IX TAC. Celui-ci lâche alors des chasseurs-bombardiers qui font un carnage. Un pilote américain racontera que la masse de véhicules et blindés allemands représentait un véritable « paradis ».

L'autre intervention marquante de l'aviation tactique durant la Campagne de Normandie reste celle contre les unités mécanisées allemandes lors de la contre-attaque allemande de Mortain (Opération « Lüttich »). Mais grâce à ULTRA, Bradley est vite mis au courant des préparatifs ennemis et sait où riposter. Du coup, Brereton et Coningham soutient la First Army avec plusieurs escadrilles. Le 7 août 1944, les colonnes alle-

mandes avancent en plusieurs colonnes. Mais les « Jabos » frappent vite. Typhoon, Tempest, Spitfire et Hurricane vomissent des centaines de bombes et de roquettes. La fameuse escadrille « Firms Volamos » est de la partie. Ces dernières sont particulièrement utilisées contre les Panzer et les véhicules blindés. En revanche, les colonnes d'infanterie, les équipages hippomobiles et les camions sont attaqués au canon et à la mitrailleuse. Les Alliés, en particuliers les Britanniques, estiment que les roquettes RD-3 sont bien plus efficaces contre les engins que les bombes car elles peuvent effectuer des tirs plus tendus. La foi en ce nouveau matériel pousse Coningham à estimer le chiffre de chars détruits à 252. Mais les recherches effectuées a posteriori ont vite dégonflé ce score. Il semble que plusieurs dizaines d'engins aient été détruit ou endommagés. Et les chars endommagés seront remorqués pour être retapés ensuite. En fait, les roquettes RD-3 peuvent certes infliger des dégâts importants en saturant de feu une cible fixe, notamment des bâtiments. En revanche, l'arme reste encore trop imprécise contre des objectifs plus mobiles. Les pilotes britanniques ont pu être trompés par l'intensité des explosions que leurs projectiles ont causées. Tactiquement, il semble que l'impact des roquettes ait été limité tout au long de la campagne, alors que les attaques précises à la bombe ont pu causer des destructions plus importantes, d'autant que les déflagrations causées sont plus puissantes que celles des roquettes. Enfin, pour conclure, si l'aviation tactique a eu un impact plus limité sur la campagne, elle aura réussi une chose : instaurer la peur du « Jabos » aux soldats et officiers allemands.

Sources :

- AUBIN N. : « La course au Rhin (25 juillet . 15 décembre 1944). Pourquoi la Guerre ne s'est pas finie à Noël », Economica, Paris, 2019

- BEEVOR A. : « D-Day et la Bataille de Normandie », Calmann-Levy, Paris, 2009

- KADARI Y. (Dir.) : « Duels dans le bocage 1944. Combats de chars en Normandie » (dossier), in Batailles & Blindés hors-série N° 22, Caractère, juin 2013

- QUESADA E.R. (Dir.) : « Achtung Jabos! The Story of the TAC », Stas & Stripes, 1945



- JOHNSTON P. : « Tactical Air Power controversies in Normandy : A question of Doctrine »,

- JOHNSTON P. : « 2nd TAF and the Normandy Campaign : Controversy and underdeveloped Doctrine », Royal Military College of Canada, Kingston, 1999

La nuit de Thai Binh

3 décembre 1953¹

Dès sa prise de commandement effective en Indochine, le 16 mai 1953, le général Navarre se lance dans une vaste tournée d'inspection de ses territoires et de ses unités. Le rapport de cette inspection, soumis à l'approbation des instances gouvernementales, est passé à la postérité sous l'appellation de « Plan Navarre² ». Fondé sur une attitude expectative visant à contenir le corps de bataille vietminh durant la campagne 1953-1954, ce plan vise à protéger le Delta du Tonkin et à le mettre à l'abri d'une aggravation de son « pourrissement » en s'opposant à toute action en force de la part du Vietminh. Ce n'est qu'au cours de la campagne suivante, 1954-1955, que le commandant en chef envisageait de prendre l'offensive visant la destruction du corps de bataille ennemi.

Pour être en mesure de s'opposer à une intrusion en force vietminh dans le Delta, le commandement français devait, localement, réaliser un rapport de forces sinon favorable, au moins équilibré. Or, depuis 1950, le « pion de manœuvre » était demeuré inchangé ; il s'agissait du groupe mobile³, soit un ensemble regroupant 1 état-major et une compagnie légère de transmissions, 3 bataillons d'infanterie, un groupe d'artillerie et 1 compagnie de mortiers⁴. La menace constituée par le corps de bataille vietminh se mesure en 1953 à l'échelle de l'engagement d'une ou plusieurs divisions. Il s'avère donc impératif pour le général Navarre de réarticuler son propre corps de bataille en constituant, à partir de la ressource du corps expéditionnaire, un ou plusieurs de ces échelons de combat. C'est ce à quoi s'attelle l'état-major de

Assurer la sûreté des dispositifs, des zones de PC, des centres de communication comme de toute unité à l'aide de moyens de protection constitués pour tout chef un impératif majeur, quels que soient le lieu, l'époque ou le contexte. La surprise subie par un PC divisionnaire au repos début décembre 1953 au Tonkin est là pour le rappeler.



Saïgon : dès l'automne 1953, deux « échelons divisionnaires » sont d'ores et déjà opérationnels au Tonkin⁵ : ils regroupent quatre groupes mobiles actionnés par un fort échelon de commandement constitué autour d'un état-major⁶, d'un commandement d'artillerie divisionnaire, d'une compagnie de quartier général et d'une compagnie lourde de transmissions. Les deux premiers commandants désignés de ces « échelons divisionnaires » sont les colonels de Castries et Vanuxem⁷.

Fin août, début septembre 1953, le dispositif ennemi, jusqu'alors largement réparti entre le pays Thai, la moyenne et la haute région a peu à peu été resserré par Giap autour du Delta en deux masses principales : l'une exerçant sa pression depuis la face nord et l'autre depuis la face sud-est. Dans le Delta lui-même, l'ennemi infiltre plusieurs régiments réguliers de part et d'autre du fleuve Rouge à l'est de Hanoï. Il ne fait pas de doute pour le 2ème bureau de Cogny, commandant les forces terrestres du

Nord Vietnam, que l'intention de Giap vise à isoler Hanoï de Haiphong, ce qui constitue un danger mortel pour le maintien des communications du corps expéditionnaire au Tonkin. Pour parer cette offensive, l'intention de Cogny vise à détruire les bases⁸ de cette masse de manœuvre ennemie

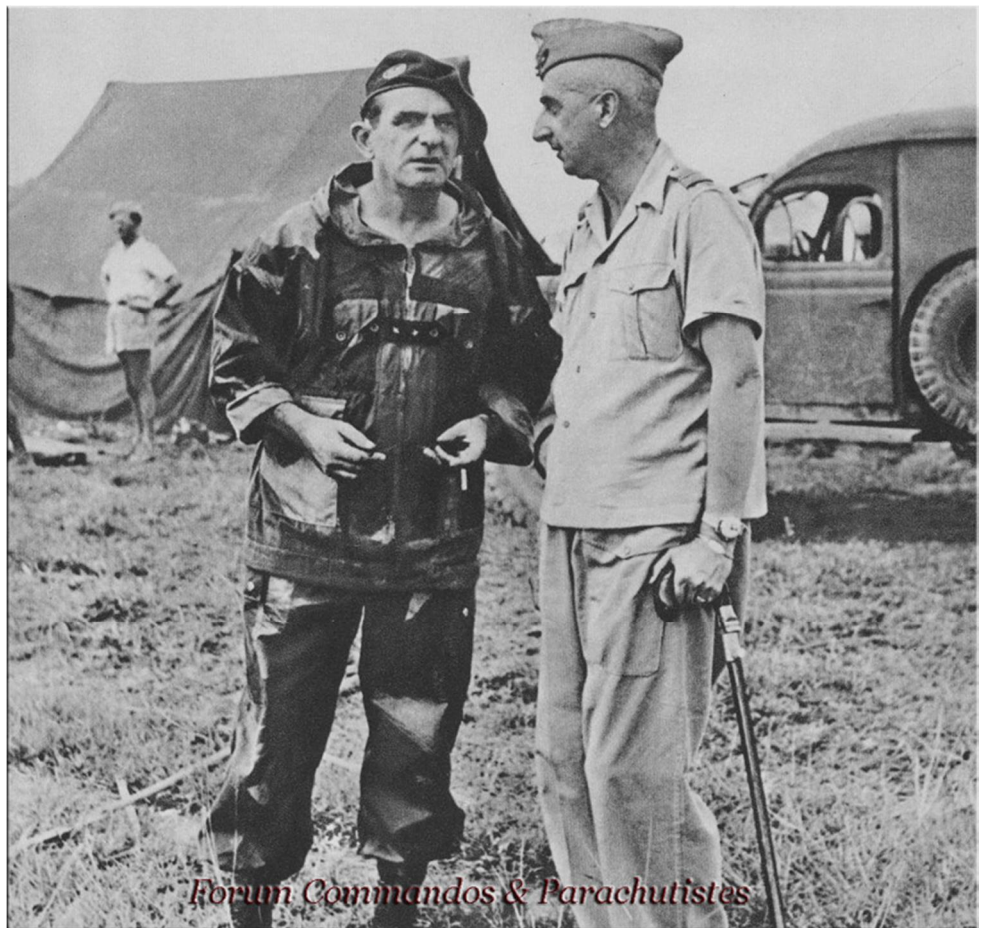
dans le cadre d'une opération préemptive. C'est la genèse de l'opération « Mouette » qui allait mettre en œuvre les deux échelons divisionnaires (8 G.M), 2 groupements blindés, 2 groupements amphibies et d'importants moyens des réserves générales. L'appui aérien est fourni à partir de moyens déployés sur les bases de Gia Lam et Bach Mai, à un quart d'heure de vol de leur zone d'intervention.

Déclenchée le 15 octobre le jour même où - le commandement français en était assuré - l'offensive vietminh doit déboucher, l'opération française surprend totalement le commandement vietminh dont les réactions sont décousues. Le général Gilles commandant l'affaire⁹ manœuvre avec méthode et précision : débouchant de la trouée de Cho Ganh et contrôlant rapidement la RP 59 à hauteur de Lai Cac, il lance dans les semaines suivantes les divisions Castries et Vanuxem en plusieurs raids dans la jungle pour y détruire les dépôts viets. Voulant

éviter la surprise et les embuscades dans ce terrain favorable à ce mode d'action ennemi, il veille scrupuleusement à ne jamais engager ses formations d'infanterie ou blindées au-delà de la portée efficace de ses feux d'artillerie et d'aviation qui, remarquablement coordonnés, matraquent systématiquement les positions ennemies au fur et à mesure qu'elles se dévoilent. Le succès couronne cette méthode : la seule division 320 vietminh perd 1081 tués, 182 prisonniers et près de 3 000 blessés.

Le but que se proposait le général Navarre était atteint : les divisions 320 et 304 ne peuvent effectuer d'infiltration profonde dans le Delta et, qui plus est, sont quasiment hors de combat pour deux mois. Les 6 et 7 novembre, l'opération « Mouette » est suspendue, les unités quittent la zone et se replient. Le général Gilles rejoint rapidement Hanoï pour prendre le commandement du groupement aéroporté chargé de l'opération Castor¹⁰. Les unités sont, pour certaines réarticulées, et les états-majors divisionnaires placés au repos au terme de quelques opérations de détails aux franges du Delta.

C'est alors que, faute de protection efficace, ou même en l'absence de toute protection, le PC de la division de Castries subit ce que, en langage militaire, on dénomme pudiquement un « pépin ». Placée au repos dans la région de Thai Binh, à proximité de Nam Dinh, privée de son chef et de son entourage immédiat, partis relever Gilles au commandement de Dien-Bien-Phu le 1^{er} décembre, elle est provisoirement placée sous le commandement de son adjoint Feux, le colonel Piroth¹¹. Installés dans les infrastructures de la ville, mêlant bazars, restaurants, bistrot, épicerie et hôtels louches, les différents services de l'état-major, et des unités de soutien¹²



Forum Commandos & Parachutistes

et de quartier général y connaissent le repos du guerrier des fins d'opérations et les délices de Capoue. Totalement imbriqués avec la population, celle-ci fait quand même l'objet de surveillance de la part des officiers du 2^{ème} bureau, puisque, le 3 décembre, quelques « pêcheurs locaux » au comportement peu en rapport avec ce genre d'activité sont arrêtés et discrètement placés à l'ombre. Observateurs ou espions ennemis ? Mais, tant que les autochtones vaquent à leurs occupations supposées habituelles, ils ne sont nullement inquiétés. Le 3 soir vers minuit, les popotes vidées des derniers joueurs de bridge ou de poker, l'attaque se déclenche sans appui d'armes lourdes : franchissant l'arroyo qui se jette dans le Song Thai Binh, neutralisant les quelques rares sentinelles statiques, un commando vietminh s'infiltré dans le dispositif, incendie les véhicules, s'approche des tentes où dorment les cadres et le personnel et les prennent sous un feu nourri d'armes automatiques. La surprise est totale. Le colonel Piroth

ne peut que sauter de son camion en flammes et se trouve dans l'impossibilité de coordonner efficacement aucune parade. Les Viets s'emparent de personnels s'extrayant des tentes mitraillées, les entravent et les emmènent. Les personnels indemnes tentent de fuir individuellement de la zone battue par les feux viets. Depuis la tour de guet de ce qui fut un poste, un fusil mitrailleur prend en enfilade l'arroyo, tentant ainsi d'entraver le repli du commando vietminh qui cherchait à rejoindre son élément de recueil, installé sur les diguettes aux lisières sud du village. En une demi-heure, au terme d'un désordre absolu, les regroupements s'effectuent et les mesures d'urgence sont prises. Le secteur envoie immédiatement deux compagnies soutenues par quelques blindés pour contrôler le village dont le chef a évidemment subitement disparu. Le médecin¹³ met en place les premiers triages et commence ses interventions. Le bilan est lourd : vingt tués, quinze par balles, cinq par arme

blanche, cinquante blessés et quinze prisonniers.

Le PC s'est laissé totalement surprendre. Pourtant, il était constitué de personnels aguerris et au caractère trempé qui, en outre, venaient effectuer toute une série d'opérations fructueuses et même victorieuses. Ce qui montre bien, qu'aucune troupe, quelle que soit sa valeur ne se trouve à l'abri de ce genre de « pépin ». Un simple minage relevable de précaution des points de passage de l'arroyo, tous connus, aurait certainement permis sinon d'éviter cet incident, du moins de bénéficier de délais d'alerte. Quant au contrôle de la population, sauf à le systématiser comme cela sera effectué plus tard lors du conflit algérien avec plus ou moins de bonheur, il s'avère toujours aléatoire. Par ailleurs, il est significatif de constater que, parfaitement renseigné, le commando vietminh ne s'en est pas pris à la tour du guet, une simple construction de circonstance réalisée en bambou, mais protégée à sa base par un réseau de barbelés miné. Ainsi, un simple aspect physique de protection a suffi à dissuader l'assaillant de s'y attaquer. Enfin, le déploiement des services de l'état-major au milieu de la population était un choix discutable, car il constituait une vulnérabilité majeure : au vu et au su de la population locale, n'importe qui pouvait, en toute impunité, transmettre au commandement local vietminh des renseignements d'objectifs de première main. Le Vietminh local avait quant à lui, parfaitement raisonné son affaire : en s'attaquant à un PC, par essence disposant de peu de moyens de combat, qui plus est au repos au terme de toute une série d'opérations, il savait parfaitement qu'il s'attaquait à une cible de choix qui constituait un maillon faible du dispositif français. Ce sont toujours ces maillons faibles, PC, déploiements

logistiques, installations de télécommunication qui doivent faire l'objet du maximum d'effort de protection. Enfin, last but not least, même au terme d'opérations réussies, l'attention du commandement ne doit pas se relâcher et si les organismes humains, tant physiques que psychiques ont besoin de phases de décompression, celles-ci ne doivent pas être assimilées à un relâchement généralisé de toute mesure de précaution.



1 Article publié dans le n°15 de *Doctrine terrestre consacré à la Protection de la Force*.

2 Pour une connaissance exhaustive de ce plan, le lecteur pourra se reporter à *Georgette Elgey, in La République des contradictions. Paris. Fayard. 1968. 654 pages. Pages 551 et suivantes où elle a publié en annexe l'intégralité du rapport de la commission d'enquête de la défaite de Dien-Bien-Phu présidée par le général Catroux qui débute par une exégèse serrée du « plan Navarre ».*

3 Pour connaître la genèse de la création de ces groupes mobiles, le lecteur pourra se reporter à *Boyer de La Tour in Le martyr de l'armée française, de l'Indochine à l'Algérie. Paris. Les Presses du Mail. 1962. 380 pages. Page 173. C'est ce général qui les mit sur pied en novembre 1950 alors qu'il exerçait pour quelques mois seulement le commandement des Forces terrestres au Nord-Vietnam. (Ex-zone opérationnelle du Tonkin).*

4 Quant aux moyens blindés, regroupés dans six régiments, ils n'étaient jamais répartis au sein de ces groupes mobiles, mais conservés en tant que réserves générales.

5 *Général Navarre : L'agonie de l'Indochine Paris. Plon 1956. 345 pages. Page 150.*

6 Constitué par le « dégraisement » des états-majors de Saïgon et d'Hanoï.

7 Le choix de colonels anciens, certes chevronnés, pour exercer le commandement de ces véritables divisions . 12 bataillons .

illustre bien la dramatique pénurie du corps expéditionnaire en officiers généraux.

8 Ces bases étaient constituées par des villages ou des groupes de villages fortifiés à l'intérieur desquels étaient déployés d'importants dépôts camouflés d'armements, de munitions et d'approvisionnements de toute nature ; *In Navarre op cit. Page 160.*

9 Un jeune brigadier commandait donc deux divisions, plusieurs groupements blindés et exerçait son contrôle opérationnel sur trois escadres aériennes, ce qui illustre encore le sous encadrement chronique du corps expéditionnaire.

10 La main mise sur le carrefour de Dien-Bien-Phu, point de passage obligé pour une attaque vietminh en direction du Laos.

11 Le futur artilleur de Dien-Bien-Phu au destin tragique.

12 Notamment l'antenne chirurgicale du commandant Grauwil dont les souvenirs publiés dans *J'étais médecin à Dien-Bien-Phu. Paris. France Empire. 1954 pages dont 159 constituent la source essentielle du récit de l'attaque du PC de la division. Le titre de cet article a été*

même emprunté au titre d'un chapitre de cet ouvrage.

13 Grauwil, un « vieux soldat », a réussi à s'exfiltrer de son cantonnement mitraillé grâce à l'aide d'un de ses infirmiers suppléant.

Trois de saint Cyr :

Trois élèves de la prestigieuse école militaire française de Saint-Cyr, notamment un major de sa promotion, sont envoyés en Syrie. Leur mission est de combattre les rebelles dans le désert. L'un d'eux trouve la mort au cours de l'attaque de leur fortin. Son héroïsme lui vaut la reconnaissance de ses pairs : son nom est ainsi donné à une nouvelle promotion, tandis que sa soeur et son compagnon de combat unissent leurs destinées..

<https://www.facebook.com/FilmsAnciens/videos/1205111509586889/>

Indochine

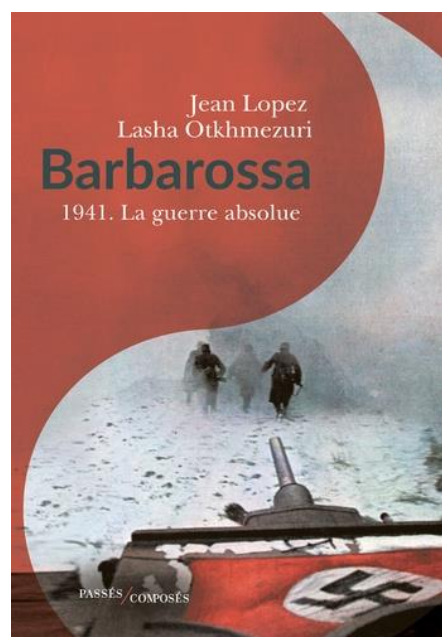
<https://theatrum-belli.com/indochine-nam-dinh-netombera-pas/>

<http://www.lauragais-patri-moine.fr/HISTOIRE/INDOCHINE/INDOCHINE-CHAPITRE-4-5-6.html>

Normandie

<http://www.normandie-heritage.com/spip.php?mot435>

Barbarossa



L'opération Barbarossa, qui s'ouvre le 22 juin 1941 par l'entrée des Panzers de l'Allemagne hitlérienne en Union soviétique, est une guerre d'idéologies : le nazisme et son armée donnent alors la pleine mesure de leur potentiel de destruction. En face, le bolchevisme stalinien radicalise sa violence : la guerre ne change pas le stalinisme, elle l'exalte. En 1941, Wehrmacht et Armée rouge sont, de loin, les deux plus gros instruments militaires de l'époque. Dix millions d'hommes s'affrontent et se détruisent lors d'opérations militaires aux proportions monstrueuses : les plus gros encerclements, les percées les plus spectaculaires, les retournements les plus improbables aussi. Combats, exécutions, exactions, famines délibérées tuent en 200 jours plus de 5 millions d'hommes, femmes et enfants, soldats et civils. Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri brosent la fresque du plus terrible affrontement de la Seconde Guerre mondiale, passant du Kremlin au QG du Führer, des états-majors des Fronts à ceux des groupes d'armées, du NKVD aux Einsatzgruppen, des unités en marche aux usines et aux fosses d'exécution. Une somme unique et exceptionnelle.